

*le partant qui n'y peut
n'y peut n'y peut
mais*

23 mai 2020

Poème de celui qui observe, documente, médite, de celui qui ‘also serve[s] who only stand[s] and wait[s]’, qui voit la jeunesse, inconsciente et insouciante se transformer en vieillesse, se laisser dévorer par la mort dans un monde foisonnant de surgissements, d’ivresses, de commencements, de devinettes et énigmes, d’amours et de périls, de possibles et d’inaccomplis. Une poésie, bref, de la vigueur, de la voyance et du chant, que peut miner un certain scepticisme, une insécurité qui fait que le poème, comme dit quelque part Gérard Titus-Carmel, ne puisse s’empêcher de devenir cet ‘*opus incertum*’.

La vérité que nous offre l’expérience incarnée du monde reste pourtant pour Droguet ‘toujours et partout’ (46). Elle se cache, pourtant manifeste, dans les incessants mouvements des vents, des nuages, dans les inimitables mutations de la mer au cœur de sa pourtant improbable constance. Le poème, à son tour, sait, intuitivement, que ‘le tout petit petit sujet l’ordinaire’ (47) s’avérera toujours le lieu fatal, impeccable, de cette vérité. Le soi-disant rien qui se nomme aussi tout apporte l’eau requise au moulin du poème, au sein même de ses faiblesses et folies, son *oui* et son *non* et tout ce qui jaillit entre. Le poème droguettien va, nomade, vagabond, instable dans la constance de son geste, chercher ‘du côté / du lointain du silence / [sachant] qu’il faut – s’il le faut – chercher encore / et encore et encore’ (48). Chronique de sa propre quête, son mode préféré c’est ‘l’impromptu’ (17, 55) avec sa musique instantanée, imprévisible, qui, pourtant, contient, peut-être malgré d’autres instincts, quelque chose d’hymnique (60). Face à l’opacité de la fragrance des choses et de notre être-avec, le poète, comme son poème, se demande nécessairement ‘quoi faire?’ (59). La liste des options est longue, ironique, même dérisoire selon les apparences. L’idée de ‘ne répondre de rien’ ne peut être prise à la lettre, le poème la désavouant dans son acte même. Plutôt, et au-delà de toutes les railleries et contrevérités, c’est un amour ‘rinventé’, comme il dit (59), qui ne cesse de sourdre de l’étonnant tout de l’inexistant rien, et qui semble avoir le dernier mot dans la tremblante, précaire mais persévérante et secrètement résolue poétique de Droguet. On n’a qu’à le remercier, vivement, d’avoir refusé d’abandonner son finalement bien chéri navire. Qui voguerait, dans l’urgence de chaque jour, sur l’océan cosmique d’un ‘tout [qui] sera[it] partage et grâce’ (23).

Michaël Bishop

Dalhousie University

Prevots, Aaron. *Esther Tellermann, énigme, prière, identité*. Leiden-Boston : Brill. Collection Monographique Rodopi en littérature française contemporaine, 59, 2022. 185 p.

Any even occasional reader of Esther Tellermann’s today considerable poetic œuvre, perhaps *Distance de fuite* (1993), *Pangéia* (1996) or *Terre exacte* (2007), perhaps the more recent *Sous votre nom* (2015), *Éternité à coudre* (2016), *Corps rassemblé* (2020) or *Nos racines se ressemblent* (2022), will already have a sense of the discreet, intimately articulated yet broadly uncontextualized manner of a writing that yet flees the flagrantly personal whilst attaining to a delicate intensity, a subtle concentration and a perceptible urgency. The reader will be aware too of a language at once elliptical, elusive, one that avoids the sententious and the peremptory, the dogmas of all esthetic or epistemological *isms*, any reductive system or theory we might imagine definitively applicable to modern literary expression. There is, in fact, something hieratic, solemn at the heart of Tellermann’s poetry of presence, a patience we may ascribe to her sense of the

unfinishable, the unsayable, the sheer mystery of being and doing. Her work proceeds stela upon stela, forming a long trail of meditation, querying, sensing and unpretentious exploration of the infinite intricacies of self, other, immersed in the swirling waters of the world's, indeed the cosmos', teeming tensions, strivings and pure enigmas.

The study that Aaron Prevots offers us here, let it be said from the outset, rises with elegance and immaculate care to the challenge of an oeuvre of great standing and deep human pertinency. The Introduction allows us to attain to a broad sense of the many issues the chapters following will slowly unravel, unsayableness and narrative; loss, death and prayer; tensions of naming and identity; invention and opening; time and atemporality; accompanying and rebuilding; earth and alterity; world and worlds. The individual chapters offer clear and valuable analyses all centred upon poetical purpose and modes of achievement. The documentation behind the book is considerable but never outweighs the fine line of personal insight and argument each chapter endeavours to develop. Prevots draws intelligently upon his discussions with Esther Tellermann herself upon the dimensions of her poetical practice. It has led to fine readings of intertextual layerings her various collections most discreetly display, involving the poet's own lived sense of the writings, for example, of Mandelstam, Du Bouchet, Reverdy and, in particular, Celan. Each chapter also centres itself upon one or occasionally two or three volumes, allowing for a more finely tuned textual analysis into which larger more abstract considerations can be carefully woven.

There is far too much delicate though ever cogent thinking laid before us in this excellent study for me to think it sensible to summarise it here in a few inevitably overly compacted and reductive words. But what Aaron Prevots has provided us with here is not only the finest study as yet devoted to that major poet of the last fifty years that Esther Tellermann undoubtedly is, but something of a blueprint for studies such as this. It is in this double light that I read *Esther Tellermann, énigme, prière, identité* and would argue it should be deemed required reading for any student of modern or contemporary poetry, French or other.

Michaël Bishop

Dalhousie University

Blanchet, Marc. *Suites et fins*. Bruxelles : Le Cormier, 2023. 108 p.

Il y a du liturgique au cœur de ce recueil tripartite, mais ce qui bouge et se déploie, chante et se déchant dans ce cœur, n'a rien de manifestement visionnaire, ni de cérémoniellement sacré. C'est surtout le brut, le saignant, l'inconsolable qui y domine, s'y tord, frémissant, défigurant, à peine reconnaissable comme 'acte et lieu', comme dirait Bonnefoy, d'un faisable. Et pourtant l'auto-auscultation et son inscription ne sont jamais simples, univoques. Car si impossible semblerait s'avérer une transcendance de ce qui oppresse, le livre reste le site d'un désir de dire le mal afin de, quelque part, le conjurer, ne serait-ce que notionnellement, le poème étant cet acte qui, avouant l'inavouable, concrétise la tensionnalité vécue, se veut geste d'exorcisation tout en finissant par acquiescer à une impuissance, une insuffisance d'obsécration, si j'ose dire, au sein même de cette libération relative que représente toute ouverture sans doute péniblement confessionnelle. Les derniers livres de Marc Blanchet témoignent, me semble-t-il, de ce *tug-of-war*, cette lutte implicitement acharnée où, d'un côté, ne cesse de foisonner une persistante mélancholie (*Le pays*, 2020, et *Tristes encore*, 2022), de l'autre une énergie qui puise dans ce que la photographie peut trouver de subtilement rassurant, de doucement exaltant au sein, malgré tout, des choses qui sont (*17 secondes*, 2022, et *And Also the Trees*, 2022).

Ce qui frappe aussi dans l'élaboration de *Suites et fins*, c'est ce tiraillement entre le pudique, le discret, le minimal à la fois expressif et formel, et une certaine force, presque